

Gilles Archambault, Serge Fisette, Véronique Marcotte

Yvon Paré

Number 146, Summer 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66608ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paré, Y. (2012). Review of [Gilles Archambault, Serge Fisette, Véronique Marcotte]. *Lettres québécoises*, (146), 34–35.



GILLES ARCHAMBAULT

Qui de nous deux ?

Montréal, Boréal, 2011, 128 p., 17,95 \$.

Gilles Archambault nous laisse les larmes aux yeux

Qui de nous deux ?, de Gilles Archambault, s'avère un récit particulièrement touchant et bouleversant.

L'épouse de l'écrivain est décédée d'un cancer après quarante ans de vie commune. Une présence irremplaçable, une perte d'équilibre dans la vie de M. Archambault. Autant dire qu'il a perdu une partie de lui-même.

Il ne pouvait réagir qu'en bousculant les mots pour apprivoiser cette « absence » qui le laisse perdu dans son corps et son esprit. Chacun des objets de l'appartement lui rappelle la présence de son épouse.

Le passé, le nôtre, qui ne fut pas toujours rose, avait une réalité que le présent n'a plus. Je me sens amputé. J'ai perdu le seul être au monde avec qui je pouvais converser même dans le silence. Voilà pourquoi je sens le besoin de ne pas me taire. (p. 11)

Écrire pour garder sa présence, lui souhaiter encore de « beaux rêves » comme il le faisait tous les soirs avant d'aller au lit.

C'est tout simple, je n'ai qu'un désir, lui parler, la toucher. Je voudrais qu'elle soit présente, elle n'est plus que cendres. Je me déplace dans notre appartement. Tout me rappelle sa présence. Parfois, en me mettant au lit pour la nuit, je viens bien près de lui souhaiter de faire de beaux rêves. Je l'ai fait si longtemps. (p. 23)

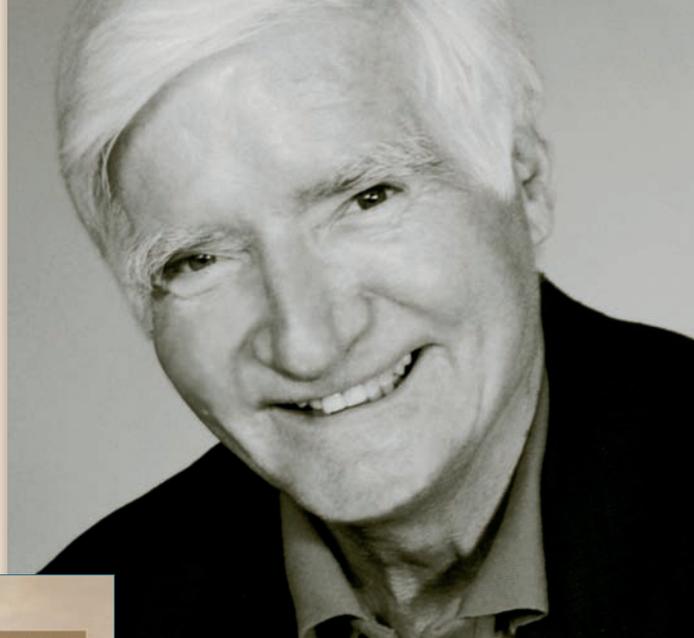
Deuil

Gilles Archambault se souvient de leur première rencontre alors qu'il venait de quitter l'université et qu'il rêvait de livres et d'écriture. Après, il y a eu le travail, la famille, des voyages, des hésitations et des absences. Les écrivains s'égareront souvent dans leur tête.

Et ces années où le cancer a récidivé. La perte d'autonomie, la vie qui semble se recroqueviller pour n'être qu'une toute petite flamme qui vacille.

Je me dirige vers ma mort. Tant que Lise était à mes côtés, il me semblait que l'irréversible pouvait attendre. Nous avions soixante ans, soixante-dix, des choses devenaient plus difficiles. Pour elle, de fréquentes alertes du côté de la santé. Le passé avait depuis longtemps jeté une ombre sur l'avenir, dont nous ne parlions qu'avec prudence. La perspective d'un voyage éventuel nous a souvent permis de vivre avec un peu moins d'angoisse. (p. 68)

Lise a fait face à la mort avec courage et dignité même si la maladie l'éloignait un peu plus chaque jour.



GILLES ARCHAMBAULT



Un récit qui vous laisse avec les larmes aux yeux.

Le témoignage d'un homme qui perd son équilibre, celle qui aura été une camarade, une complice dans le long voyage d'une vie.

Maintenant elle est là, tout le temps. M. Archambault a placé des photos d'elle partout dans l'appartement. Elle a toujours été là même quand il partait pour son travail et qu'il prenait plaisir à s'attarder en France.

Que peut être la vie maintenant ? Un voyage à Paris, où ils sont allés si souvent tous les deux. La ville qu'ils aimaient. Leur ville. Les souvenirs deviennent encore plus douloureux.

Un récit qui vous laisse avec les larmes aux yeux. Le témoignage d'un homme qui perd son équilibre, celle qui aura été une camarade, une complice dans le long voyage d'une vie.

D'une justesse et d'une vérité remarquable.



SERGE FISETTE

Un été par la suite

Montréal, Les heures bleues, 2010, 96 p., 19,95 \$.

Un beau voyage au pays de l'enfance

Marguerite Duras, quinze ans après sa mort, fascine nombre d'écrivains. Tout comme elle a subjugué Yann Andréa, qui lui a envoyé des lettres pendant des années avant de vivre avec elle.

Serge Fisetite écrit à Yann Andréa qui, après le décès de la romancière, a publié quelques livres émouvants. Il a fait preuve d'une fidélité sans faille, d'un dévouement où il était « l'ange » de la romancière et cinéaste.



SERGE FISETTE



Les mots, lorsqu'on a la foi, ont la faculté de nous faire renaître, de transfigurer l'âme, le corps, jusqu'à devenir de la lumière, jusqu'à devenir bienheureux.

Je vous écris, Yann Andréa, comme vous l'avez fait à Marguerite Duras. Des lettres que vous lui envoyez durant des mois, des années jusqu'au jour où elle dit : venez ! (p. 7)

La longue lettre de Fiset suit les méandres du souvenir et de l'enfance. Il retrouve le petit garçon qui tourne le dos à la violence du père et qui restera traumatisé par une correction.

Je suis au milieu du couloir, cet entre-deux qui va de la cuisine au salon. Je regarde, d'un côté, les hommes rivés au téléviseur, un match de sport qui ne m'intéresse pas; de l'autre, les femmes qui jasant. Où aller, avec eux, avec elles ? Je ne bouge pas, les bras le long du corps. Soudain je vois la place que j'occupe : un lieu de passage, déraciné, ce soir de Noël, la singularité, la divergence. (p. 27)

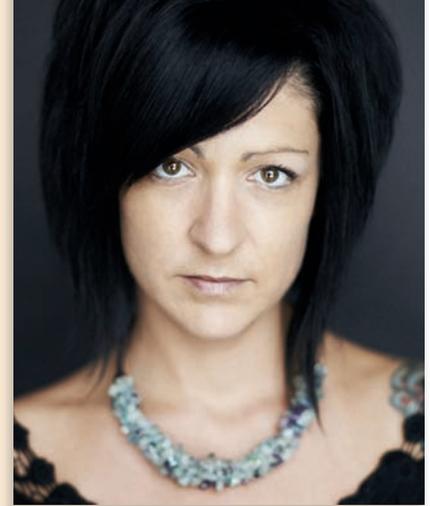
Un jeune garçon différent qui oscille entre le monde des hommes et celui des femmes, entre son milieu pauvre et celui des plus riches qu'il fréquente au collège. Son orientation sexuelle aussi le perturbe. Duras, malgré toute l'admiration qu'il éprouve pour elle, n'est qu'un prétexte pour regarder derrière son épaule.

Fidélité

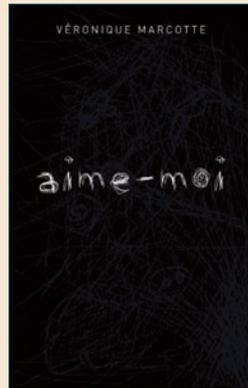
Serge Fiset, au gré de ses voyages, de ses amours, revient à l'auteure de *L'amant*, croit la surprendre dans un hôtel du Sud. Il fera un pèlerinage en France, se désolera des dernières publications de Yann Andréa. C'est peut-être une réflexion sur l'écriture qui finit par imprégner tout ce récit.

Car l'écriture prouve bien que tout n'est pas perdu, un fait irréfutable que j'existe bel et bien. Les mots, lorsqu'on a la foi, ont la faculté de nous faire renaître, de transfigurer l'âme, le corps, jusqu'à devenir de la lumière, jusqu'à devenir bienheureux. Cette conversion reproduit chaque jour dans le monde : l'élévation du corps, de l'hostie. Autrement c'est la nullité. (p. 73)

Serge Fiset possède un sens certain de l'image. Il procède par petites touches pour inventer un portrait ou une scène marquante. C'est toujours juste, chaud et sensuel. Une belle manière de s'adresser à « l'ange » qui se tapit dans l'ombre mais qui finit toujours par s'éloigner.



VÉRONIQUE MARCOTTE



VÉRONIQUE MARCOTTE

Aime-moi

Montréal, VLB, 2011, 136 p., 24,95 \$.

Un récit qui ne s'envole jamais

Véronique Marcotte insiste. Elle ne veut pas de malentendu. *Aime-moi* raconte une histoire vraie. Les personnages ont existé et existent peut-être encore. Seuls les noms ont changé.

Une petite fille séquestrée par une secte religieuse, dont le principal cérémonial consistait à l'agresser, constitue la trame de cette histoire sordide. Pas étonnant que l'adolescente soit perturbée et qu'elle éprouve des problèmes de comportement. Elle régresse par moments et combat un cancer en plus. Judith est touchée et entend démontrer que des hommes et des femmes peuvent être généreux. En fait, toute la famille de Judith adopte Maëlle et s'occupe d'elle.

Hésitation

Et voilà ! Retournement dramatique. Tout cela était pure invention. Maëlle a tout imaginé. Il n'y a jamais eu de secte, de viols ni de tortures. Cette enfant est une manipulatrice, une menteuse et une fabulatrice. Tous les qualificatifs du dictionnaire sont incapables de qualifier cette femme qui aurait plus de trente ans et qui réussit à se réincarner en adolescente !

Judith, Maëlle et la narratrice, prennent la parole tour à tour. Peut-être pas une bonne idée. Surtout dans le cas de Maëlle.

Ça sonne faux, tout le temps. J'ai eu de la difficulté à adhérer à ce récit même en y mettant toute ma bonne volonté. Toujours repoussé, rejeté hors de cette histoire.

Quand elle a traversé le pont de la rivière des Mille-Îles, elle n'a pas remarqué comme d'habitude le parfum que dégageait une nature plus dense que celle, disséminée, de la ville. Le bonheur inhérent au fait de rentrer à la maison s'absentait, disparaissait, comme coupable devant tant de misères. (p. 29)

Malheureusement, l'écriture de Véronique Marcotte n'est jamais à la hauteur. C'est maladroit, rugueux, sans emportement. C'est ce qui fait peut-être que jamais je n'ai réussi à embarquer dans cette fable.

Véronique Marcotte échoue dramatiquement. Cette histoire est peut-être vraie, mais il en faut plus pour retenir le lecteur.